

## L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ARABE À MIRAMAR, FAITS ET CONJECTURES

Celui qui veut traiter l'enseignement de la langue arabe à Miramar organisé par le Bienheureux Ramon Llull, se trouve en présence d'un petit nombre de faits certains. Pour parvenir à une idée plus complète de cet enseignement, il faut risquer des conjectures. Les faits et les conjectures sont le sujet de ma communication.

### I

Commençons par les faits concernant les étudiants de Miramar. La *Vida coetània* (texte latin) dit: "Sub eodem tempore impetravit etiam Raymundus a predicto rege Maioricarum unum monasterium construi in regno suo et possessionibus dotari sufficientibus, ac in eodem tresdecim Fratres Minores institui, qui linguam ibidem discerent arabicam pro convertendis infidelibus".<sup>1</sup> Dans la bulle du pape Jean XXI envoyée au roi Jacques de Majorque (Jaume de Mallorca) en 1276 — laissons de côté la question de la datation, qui est sans importance pour notre sujet — nous lisons également d'un "monasterium sive locus religiosus..., in quo tresdecim fratres ordinis Minorum... continue in arabico studeant".<sup>2</sup> Ramon Llull lui-même, qui parle plusieurs fois dans ses écrits des études arabes dans le collège de Miramar, mentionne dans son roman *Blanquerna* explicitement les "tretze frares menors" du couvent de Miramar (chap. 65).<sup>3</sup>

Treize moines comme étudiants — c'est le premier fait certain.

---

<sup>1</sup> *Vita Beati Raimundi Lulli*, ed. B. DE GAIFFIER, *Analecta Bollandiana* 48, 1930, § 17.

<sup>2</sup> Antoni RUBIÓ Y LLUCH, *Documents per l'història de la cultura catalana mig-èval* I, Barcelona 1908, 4-5.

<sup>3</sup> *Obres de Ramon Lull (ORL)* IX, 1914, 230, et Ramon Llull, *Obres essencials (OE)* I, 1957, 206-207.

Il faut s'arrêter quelques moments sur le nombre de treize. Ramon Llull a une sorte de prédilection pour le treize. Dans le *Blanquerna* il parle, par exemple, deux fois de treize pauvres: "Evast e Aloma... lavaren les mans e ls peus a tretze pobres... e Evast e Aloma menjaren ensem en la taula dels tretze pobres"<sup>4</sup> et "Evast e Aloma... deguessen lavar los peus a tretze pobres".<sup>5</sup> Dans le même ouvrage *Blanquerna*, devenu évêque, organise les différents offices de son évêché, entre autres "tretze capellanies".<sup>6</sup> Ramon Llull lui-même nous donne l'explication de ce nombre: le treize signifie Jésus-Christ et les douze apôtres, comme il indique dans le prologue de son grand *Libre de contemplació en Déu*,<sup>7</sup> dans lequel il attribue au deuxième livre "tretze distincions". Pour un collège de mission comme Miramar le nombre de treize est vraiment symbolique; car la mission chrétienne est inaugurée par treize personnes, c'est-à-dire par Jésus-Christ et ses douze disciples, auxquels il ordonne: "euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti" (Évangile de Saint Matthieu 28,19).

Il n'est pas surprenant que les treize étudiants doivent être frères mineurs, si l'on considère que Ramon Llull, sous l'impression d'un sermon prononcé par un évêque sur Saint François d'Assise chez les "Fratres Minores" à Palma, se décide à quitter le monde et à s'avouer tout à fait à Jésus-Christ en suivant l'exemple de Saint François, comme nous raconte la *Vida coetània*.<sup>8</sup> A partir de ce moment Ramon Llull peut être regardé comme partisan de l'ordre des franciscains; plus tard il se fera, à ce qu'il semble, recevoir dans le tiers ordre de Saint François.

Jusqu'ici nous avons parlé des étudiants de Miramar. Qu'est-ce qu'il faut dire des professeurs? Dans cette question, il n'y a pas de faits certains. On peut supposer que Ramon Llull lui-même ait pris une part active dans l'enseignement, lui qui, durant neuf années, avait appris l'arabe à l'aide d'un esclave sarrasin.<sup>9</sup> Mais il y a d'autres indices importants. Dans le roman *Blanquerna*, déjà plusieurs fois cité, Ramon Llull raconte que le pape — c'est *Blanquerna* lui-même, qui avait été élevé au pontificat — fait venir, des pays des incrédules, des hommes qui doivent enseigner leur langue et doivent apprendre le latin. Il dit qu'après une assem-

<sup>4</sup> ORL IX, 8 et OE I, 124.

<sup>5</sup> ORL IX, 52 et OE I, 141.

<sup>6</sup> ORL IX, 244 et OE I, 211.

<sup>7</sup> ORL II, 1906, 4 et OE II, 1960, 107.

<sup>8</sup> § 9.

<sup>9</sup> *Vida coetània*, § 11.

blée des missions, à laquelle ont participé les cardinaux et les religieux, "l'apostoli tramès per totes les nacions dels infeels, que hom n'amenàs per aprendre lo lur lenguatge e per ço que hom aprenguéis lo lur" (chap. 80).<sup>10</sup> Un peu plus tard il reprend cette pensée en disant d'une manière modifiée, mais plus nette encore: "l'apostoli trametia a aquell rei que li trame-tés dels hòmens religioses de sa terra per ço que mostrassen lur lenguatge e lurs letres als frares latins e que aprenguessen latí, e que ab los frares latins retornassen en lur terra per preïcar la santa fe e doctrina de Roma" (chap. 87).<sup>11</sup> De ces deux remarques on peut conclure que Ramon Llull a recruté, aussi pour Miramar, des professeurs natifs des pays arabes.

L'enseignement donné par ces professeurs doit avoir été extrêmement intensif; car, comme nous lisons également dans le roman *Blanquerna*, les moines apprennent les langues "per tal que participen ab aquelles gents, que.ls entenen, e que.ls preïquen sens altres enterpretadors" (chap. 85).<sup>12</sup> C'est décisif: les missionnaires doivent acquérir des connaissances tellement approfondies qu'ils sont capables de discuter avec les incrédules et de prêcher devant eux sans l'aide d'un interprète. C'est sans doute aussi le but de l'enseignement de l'arabe à Miramar, comme Ramon Llull l'a visé pour les treize moines. La discussion avec les infidèles est dans la mission de la plus grande importance, déclare Ramon Llull dans un autre écrit, dans le *Tractatus de modo convertendi infideles* de 1292: "principare contra infideles disputando et concordando in dignitatibus Dei et in rationibus necessariis plus importat quam bellare tantum contra infideles contrariando eis cum gladio corporali".<sup>13</sup>

En passant, on pourrait se demander quelle était la langue qu'on a employée pour enseigner l'arabe aux treize frères mineurs. Tout d'abord on peut dire que le latin était la langue de base. Dans les passages du *Blanquerna* cités plus haut, c'est aussi le latin qui est confronté aux langues des infidèles. Dans un autre passage de ce roman on reconnaît la grande importance que Ramon Llull accorde au latin, s'il fait dire à un cardinal: "latí és lo pus general lenguatge, e en latí ha moltes paraules d'altres lenguatges, e en latí són nostres libres" avec une perspective utopique: "com en tot lo món no sia mas un lenguatge, una creença, una fe" (chap.

<sup>10</sup> ORL IX, 297 et OE I, 230.

<sup>11</sup> ORL IX, 338 et OE I, 245-246.

<sup>12</sup> ORL IX, 329 et OE I, 242; cf. aussi ORL IX, 330 et OE I, 243.

<sup>13</sup> Édition de Jaqueline RAMBAUD-BUHOT, dans *Beati Magistri Raimundi Lulli Opera Latina*, fasc. III, Mallorca 1954, 109.

94).<sup>14</sup> Et le catalan, la langue maternelle du Bienheureux Ramon Llull? Laissons de côté cette question, pour y revenir plus tard, quand nous parlerons du matériel d'enseignement.

## II

Ce sont les faits et les conjectures (basées sur quelques passages dans les écrits de Ramon Llull) concernant les étudiants, les professeurs, le but de l'enseignement et la question de la langue de base. Maintenant il faut se demander s'il y a, pour cette entreprise de Ramon Llull, des précurseurs, dont on peut présumer les suggestions et les influences dans le collège de Miramar.

Rappelons-nous quelques faits qui se présentent à nos yeux, si nous envisageons la période avant la fondation de Miramar, et commençons par les traductions de l'arabe au latin. Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle on constate une activité remarquable à cet égard dans la péninsule Ibérique. Mais, pour la plupart, il s'agit de traductions d'écrits médicaux, mathématiques, astronomiques et astrologiques.<sup>15</sup> Il y a seulement un tout petit nombre d'exceptions. En premier lieu il faut nommer Petrus Venerabilis ou Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Celui-ci, se trouvant en Espagne en 1141 pour visiter les monastères de son ordre, conçoit l'idée de combattre les musulmans sur le terrain intellectuel, et pour faire connaître d'abord la doctrine de l'Islam, il prend en considération la traduction du Coran. Pour ce projet il réussit à gagner, non sans lui donner une rémunération considérable, Robertus Retenensis ou Ketenensis, un savant clerc natif d'Angleterre, vivant en Espagne et versé dans la langue arabe. Robertus achève sa traduction du Coran en 1143 — c'est la même année qu'il devient archidiacre de Pamplona.<sup>16</sup> On a parfois critiqué avec violence ce travail,<sup>17</sup> mais l'arabisant allemand Johann Fück<sup>18</sup> a constaté que la traduction, qui

<sup>14</sup> ORL IX, 364 et OE I, 255.

<sup>15</sup> Cf. F. WÜSTENFELD, *Die Übersetzungen arabischer Werke ins Lateinische seit dem XI. Jahrhundert* (Abhandlungen der historisch-philologischen Classe der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen XXII, 2 et 3), Göttingen 1877.

<sup>16</sup> Sur les activités ecclésiastiques et politiques de Robertus cf. Angel J. MARTÍN DUQUE, *El inglés Roberto, traductor del Corán, estancia y actividades en España a mediados del siglo XII*, Hispania, Revista española de historia XXII, Madrid 1962, 483-506.

<sup>17</sup> Cf. p. e. F. WÜSTENFELD, op. cit., 45-46.

<sup>18</sup> *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts*, Leipzig 1955, 8-9.

est, à vrai dire, une paraphrase, rend d'une manière à peu près exacte les idées principales du Coran. Pierre le Vénérable ne se borne pas à faire traduire le Coran, mais il suggère aussi la traduction de quatre petits traités arabes sur Mahomet et l'Islam, exécutée par Hermannus Dalmata et Petrus Toletanus.<sup>19</sup> Il joint aux traducteurs chrétiens un Sarrasin, comme il dit lui-même: "Et ut translationi fides plenissima non deesset, nec quidquam fraude aliqua nostrorum notitiae subtrahi posset, Christianis interpretibus etiam Sarracenum adiunxi... Sarraceni Mahumeth nomen erat".<sup>20</sup> Il faut retenir ce fait important: la collaboration d'une personne dont la langue maternelle est l'arabe. Quant à la traduction du Coran, nous y reviendrons en parlant du matériel d'enseignement à Miramar.

En même temps que se manifeste l'activité littéraire de Pierre le Vénérable, s'établit à Tolède la fameuse école de traducteurs, fondée, à ce qu'il semble, sous la protection de l'archevêque Raymond, grand chancelier de Castille, c'est-à-dire entre 1126 et 1152.<sup>21</sup> Mais même dans ce collège c'est seulement un petit nombre de traducteurs qui s'occupent d'écrits philosophiques arabes (la plupart d'eux préfèrent des textes mathématiques, astronomiques ou médicaux). Dans le second quart du XII<sup>e</sup> siècle est achevée la première traduction d'un ouvrage d'Avicenne (Ibn Sinā): *De anima*, exécutée par Dominicus Gundisalvi, archidiacre de Tolède, et Iohannes Avendehut ou Avendauth (= Ibn Dāwūd), Juif converti au christianisme et appelé plus tard Iohannes Hispanus.<sup>22</sup> Dans le prologue de cette traduction, adressé à l'archevêque Raymond de Tolède, nous lisons que Iohannes a rendu le texte arabe en langue vulgaire (c'est-à-dire en castillan) et Dominicus a traduit le castillan au latin; Iohannes s'exprime sur le procédé ainsi: "Hunc igitur librum... me singula verba vulgarter proferente, et Dominico archidiacono singula in latinum convertente, ex arabico translatum...".<sup>23</sup> Nous constatons de nouveau qu'un connais-

19 Pour les détails cf. P.-F. MANDONNET, *Pierre le Vénérable et son activité littéraire contre l'Islam*, Revue Thomiste I, Paris 1893, 328-342, et M. Th. d'ALVERNY, *Deux traductions latines du Coran au moyen âge*, Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge XVI (22e et 23e années), Paris 1948, 69-113.

20 J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina* 189, 671.

21 Sur ce personnage cf. Angel GONZÁLEZ PALENCIA, *El arzobispo Don Raimundo de Toledo*, Barcelona 1942.

22 Sur ces deux traducteurs tolédans cf. Manuel ALONSO ALONSO, *Notas sobre los traductores toledanos Domingo Gundisalvo y Juan Hispano*. Al-Andalus VIII, Madrid-Granada 1943, 155-188.

23 Le texte du prologue est reproduit par Manuel ALONSO ALONSO, *loc. cit.*, 169-171.

seur de la langue arabe — ici un Juif converti — a collaboré à la traduction. Mais dans les années suivantes Dominicus Gundisalvi, qui semble avoir entre-temps perfectionné ses connaissances de l'arabe, traduit lui seul (peut-être parfois aidé par Iohannes Hispanus) des livres de philosophes arabes: deux autres ouvrages d'Avicenne, un écrit d'al-Kindī, quelques traités d'al-Fārābī et les *Maqāṣid al-falāsifa* (en français *Tendances des philosophes*) d'al-Gazālī sous le titre *Logica et philosophia Algazelis Arabi*.<sup>24</sup> L'activité de l'école de Tolède se poursuit, et quant aux traducteurs d'ouvrages philosophiques nous rencontrons Gerardus Cremonensis (1114-1187), qui traduit, entre autres, des livres d'al-Kindī et d'al-Fārābī (en partie les mêmes que Dominicus Gundisalvi avait traduits),<sup>25</sup> et au XIIIe siècle Hermannus Alemannus, qui vit à Tolède entre 1240 et 1260 pour apprendre l'arabe, et traduit surtout quelques écrits d'Averroès (Ibn Rušd).<sup>26</sup>

Egalement à Tolède, un chanoine Marcus entreprend une nouvelle traduction du Coran, achevée vers 1210; elle s'adapte mieux au texte arabe que celle de Robertus Retenensis (Ketenensis), mais est beaucoup moins répandue au moyen âge.<sup>27</sup>

On voit par là que de la première moitié du XIIe jusqu'au milieu du XIIIe siècle le Coran et un nombre considérable d'ouvrages philosophiques ont été traduits de l'arabe au latin et se trouvent maintenant à la portée des chrétiens de l'Occident en leur donnant des suggestions décisives.

A côté de l'activité des traducteurs il y a celle des interprètes. Si un prêtre, si un missionnaire, sans avoir des connaissances de la langue du pays, veut faire de l'effet sur la population indigène, il dépend de la collaboration d'un interprète. Citons un seul exemple, pourtant un exemple remarquable. Jacques de Vitry ou Iacobus de Vitriaco, évêque de Saint-Jean-d'Acre ou 'Akkā de 1216 à 1228, écrit, dans une lettre du mois de mars 1217, sur un sermon qu'il a prononcé devant des jacobites: "Feci autem sermonem ad eos in ecclesia sua per interpretem qui sciebat loqui lingua Sarracenorum" et, dans la même lettre, sur son séjour à Tripoli de

<sup>24</sup> Cf. Manuel ALONSO, *Traducciones del arcediano Domingo Gundisalvo*, Al-Andalus XII, Madrid-Granada 1947, 295-338.

<sup>25</sup> Cf. Baldassare BONCOMPAGNI, *Della vita e delle opere di Gherardo Cremonese, traduttore del secolo duodecimo, e di Gherardo da Sabbionetta, astronomo del secolo decimoterzo*, Roma 1851, 3-65, et Manuel ALONSO, *loc. cit.* (supra n. 24), passim.

<sup>26</sup> Cf. F. WÜSTENFELD, *op. cit.*, 91-96.

<sup>27</sup> Cf. M. Th. d'ALVERNY, *loc. cit.*, 113-131.

Syrie: "in eadem civitate moram per mensem feci, et quia communis lingua civitatis erat lingua sarracena, per interpretes frequenter predicabam et confessiones audiebam".<sup>28</sup> Les interprètes doivent être, comme il est à présumer, des habitants indigènes, qui savent passablement le latin. Il faut retenir ce fait important.

Mais ça ne suffit pas. L'interprète comme médiateur, c'est une affaire trop compliquée, trop difficile. Qu'est-ce qu'il faut, ce sont des missionnaires pourvus de connaissances des langues. L'idée vient des dominicains et surtout de Ramon de Penyafort. Jusqu'ici nous pouvons parler de suggestions reçues par Ramon Llull, maintenant il s'agit d'influences. Comme nous lisons dans le texte latin de la *Vida coetània*, Ramon Llull est en relation avec "Fratr Raymundus de Ordine Predicatorum, qui quondam Domini Gregorii noni compilaverat decretales",<sup>29</sup> c'est-à-dire avec Ramon de Penyafort, nom qui est expressément indiqué dans le texte catalan.<sup>30</sup> C'est pourquoi il est à présumer que Ramon Llull prend connaissance des intentions de Ramon de Penyafort concernant les études des langues. Le zèle des dominicains s'oriente tout d'abord vers les missions, et comme on peut conclure d'une lettre de Philippe, provincial de Terra Sancta, de 1237, les frères prêcheurs s'efforcent aussi d'apprendre des langues des indigènes.<sup>31</sup> Mais l'initiative d'établir des collèges de langues pour y former des missionnaires vient de Ramon de Penyafort (1180/85-1275), fondateur de deux écoles: l'une, destinée à l'enseignement de l'arabe, à Tunis et l'autre, destinée à l'enseignement de l'arabe et de l'hébreu, à Murcia. Celle de Tunis semble être fondée quelques années avant 1250, celle de Murcia vers 1266. Toutes les deux ne furent pas de longue durée: environ 10 ou 12 années.<sup>32</sup> La *Vetus Vita* de Ramon de Penyafort, écrite par un auteur anonyme dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, mentionne dans quelques lignes les études de la langue arabe en disant: "cum licentia Magistri Ordinis et cum auxilio domini Regis Castelle et domini Regis

<sup>28</sup> *Lettres de Jacques de Vitry*, édition critique par R. B. C. HUYGENS, Leiden 1960, 83 et 93; pour la date de la lettre cf. *ibid.*, 52-53.

<sup>29</sup> § 10.

<sup>30</sup> *Vida coetània del Reverend Mestre Ramon Llull*, ed. Francesc de B. MOLL, Palma de Mallorca 1933, 13.

<sup>31</sup> Cf. Berthold ALTANER, *Die fremdsprachliche Ausbildung der Dominikanermissionare während des 13. und 14. Jahrhunderts*. Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft 23, Münster 1933, 236.

<sup>32</sup> Sur ces deux écoles cf. José M.<sup>a</sup> COLL, *Escuelas de lenguas orientales en los siglos XIII y XIV (Periodo Raymundiano)*. Analecta Sacra Tarraconensia XVII, Barcelona 1944, 121-135; cf. aussi André BERTHIER, *Les écoles de langues orientales fondées au XIII<sup>e</sup> siècle par les dominicains en Espagne et en Afrique*. Revue Africaine 73, Alger 1932, 84-103.



Aragonum studium lingue arabice fieri procuravit, in quo viginti Fratres Ordinis Predicatorum vel plures in lingua illa per ipsius diligentiam sunt instructi".<sup>33</sup> Il faut s'arrêter un instant sur l'expression "cum licentia Magistri Ordinis". Sans doute, il ne s'agit pas seulement d'une autorisation usuelle. L'autorisation doit comprendre plutôt la possibilité de s'orienter sur la doctrine islamique dans des livres arabes, dont la lecture était généralement interdite, et d'avoir pour maîtres ou professeurs des infidèles (arabes ou juifs); car les relations avec ceux-ci étaient également interdites.<sup>34</sup> La *Vetus Vita* nous informe encore en peu de mots sur les professeurs en disant: "et magistri Fratrum in lingua scilicet arabica fere omnes per ipsorum industriam sunt conversi",<sup>35</sup> d'où l'on voit qu'il s'agit d'Arabes qui, à la fin, se sont convertis au christianisme. C'est à peu près la même conception de l'enseignement qui se trouve chez Ramon Llull. Mais, n'insistons pas sur l'activité de Ramon de Penyafort ni sur celle de ses disciples, dont le plus fameux est Ramon Martí, qu'on a nommé "il primo, si può dire, orientalista europeo".<sup>36</sup>

C'est peut-être sous l'influence des dominicains qu'Alfonso el Sabio, roi de Castille, établit un "studium generale" à Séville en 1254, destiné uniquement à l'enseignement du latin et de l'arabe — ce sont, il est vrai, les langues qui sont d'intérêt pour la mission, mais Alfonso poursuit encore d'autres buts.<sup>37</sup> Sans doute, l'influence de Ramon de Penyafort est plus grande dans l'institution de Miramar, vers laquelle nous nous tournons de nouveau, pour traiter la question du matériel d'enseignement.

### III

Ici, il faut se contenter de quelques conjectures.

Nous connaissons deux glossaires latins-arabes écrits dans la péninsule Ibérique au XII<sup>e</sup> respectivement au XIII<sup>e</sup> siècle. Le premier d'eux,

<sup>33</sup> *Raymundiana*, fasc. I (Monumenta Ordinis Fratrum Praedicatorum Historica VI, 1), Romae/Stuttgartiae 1898, 32.

<sup>34</sup> Cf. J. GARRIDO, *S. Raimundo de Peñaafort y los misioneros del siglo XIII*, Bibliotheca Hispana Missionum II, Barcelona 1930, 254, et Fernando VALLS TABERNER, *San Ramón de Penyafort*, Barcelona 1936, 125.

<sup>35</sup> *Raymundiana*, fasc. I, 32.

<sup>36</sup> Ugo MONNERET DE VILLARD, *Lo studio dell'Islam in Europa nel XII e nel XIII secolo*, Città del Vaticano 1944, 37.

<sup>37</sup> Cf. Heinrich DENIFLE, *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400*, Graz 1956, 495-499, et Hastings RASHDALL, *The Universities of Europe in the middle ages*, new ed., II, London 1964, 90-91.



intitulé *Glossarium Latino-Arabicum*, se trouve dans un manuscrit de Leyde en Hollande et a été édité par Christianus Fredericus Seybold à Berlin en 1900.<sup>38</sup> Il s'agit d'une collection de gloses latines traduites en arabe peut-être par un mozarabe. Le travail est inachevé, et la traduction manque de précision d'autant plus que l'auteur anonyme possède parfaitement l'arabe, mais n'a pas de bonnes connaissances du latin; en outre il ne sait pas toujours différencier entre la traduction d'un mot et l'explication d'un mot.<sup>39</sup>

L'autre glossaire, se trouvant dans un manuscrit de la Biblioteca Riccardiana de Florence et édité par C. Schiaparelli en 1871 sous le titre *Vocabulista in Arabico*,<sup>40</sup> est d'une plus grande valeur. On a même supposé que l'auteur de ce dictionnaire soit Ramon Martí, cité plus haut comme un des plus fameux disciples de Ramon de Penyafort. Le glossaire est divisé en deux parties: arabe-latine et latine-arabe; celle-ci surpasse l'autre de beaucoup en étendue. Une copie de la partie arabe-latine se trouve aussi dans un manuscrit de Munich;<sup>41</sup> comme j'ai constaté, cette copie n'est pas tout à fait identique au texte de l'édition de Schiaparelli. Le manuscrit de Florence ne semble pas être l'original, provenant peut-être de la région valencienne, mais une copie, écrite, comme on a présumé, dans les Baléares.<sup>42</sup>

Pourtant n'insistons pas sur ces hypothèses et ne demandons pas si la copie de Florence est peut-être l'ouvrage usité dans l'enseignement de Miramar. Il faut retenir seulement le fait que des dictionnaires de ce genre — probablement plus que les deux qui se sont conservés dans les manuscrits mentionnés — ont existé au XIII<sup>e</sup> siècle; l'usage de ceux-ci dans le collège de Miramar paraît vraisemblable.

Quant à l'existence de grammaires arabes, il faut admettre: nous n'en savons rien.

L'enseignement de l'arabe ne se restreint pas à l'instruction linguistique. Les étudiants doivent avoir des connaissances solides de la doctrine islamique, des idées philosophiques, de la vie et des coutumes des Ara-

<sup>38</sup> *Glossarium Latino-Arabicum, ex unico qui exstat codice Leidensi undecimo* [sic!] *saeculo in Hispania conscripto* (Semitistische Studien 15-17), Berolini 1900.

<sup>39</sup> Cf. Johann FÜCK, *op. cit.* (supra n. 18), 10-13.

<sup>40</sup> *Vocabulista in Arabico*, pubblicato... da C. Schiaparelli, Firenze 1871.

<sup>41</sup> Bayerische Staatsbibliothek, Cod. arab. 906.

<sup>42</sup> Cf. David A. GRIFFIN, *Los mozarabismos del "Vocabulista" atribuido a Ramón Martí. Al-Andalus XXIII*, Madrid-Granada 1958, 269-276, et M. SANCHIS GUARNER, *Cómo aprendían el árabe los franciscanos de Miramar en el siglo XIII*, San Jorge 40, Barcelona 1960. 27-28. Pour quelques détails cf. aussi Johann FÜCK, *op. cit.*, 22-25.

bes. Les moines de Miramar sont donc en premier lieu engagés à étudier le Coran; ils doivent apprendre à le lire en arabe, d'abord certainement à l'aide d'une des deux traductions dont nous avons fait mention plus haut. D'une importance sont peut-être aussi les quatre traités traduits, de même que le Coran, à l'instigation de Pierre le Vénérable, parce qu'ils procurent des connaissances de Mahomet et de l'Islam. Contentons-nous de ces exemples.

Quant à la philosophie nous avons vu que plusieurs ouvrages arabes sont connus dans la péninsule Ibérique et déjà traduits par les traducteurs de l'école de Tolède, p. e. des écrits d'al-Kindī, d'al-Fārābī, d'Avicenne, d'al-Gazālī, d'Averroès. Tous ces philosophes et, vraisemblablement, d'autres sont à la portée du collège de Miramar, soit en textes arabes, soit en versions latines. Vu le grand intérêt que Ramon Llull a pour la philosophie arabe, il est à présumer qu'on étudie à Miramar aussi des écrits philosophiques. Pour cela on se sert peut-être seulement de traductions. Armand Llinarès a même supposé que Ramon Llull lui-même ait adapté la *Logica* d'al-Gazali non d'après l'original arabe, mais d'après la version latine du tolédan Dominicus Gundisalvi,<sup>43</sup> dont nous avons parlé plus haut.

S'il a existé aussi du matériel pour l'enseignement concernant la vie et les coutumes des Arabes, nous n'en savons rien. Ce sont probablement des sujets qu'exposent les professeurs originaires des pays arabes oralement.

Finalement on ne devrait pas perdre de vue une autre matière importante: l'enseignement de la doctrine chrétienne adaptée aux besoins des missionnaires, qui doivent la propager ensuite en langue arabe. En suivant Petrus Marsilius ou Marsilii (en catalan Pere Marsili) dans sa chronique de Jacques le Conquérant,<sup>44</sup> on a affirmé à plusieurs reprises que Ramon de Penyafort a prié, pour ce propos, Thomas d'Aquin d'écrire la *Summa contra gentiles* (1259-1264). Ramon Llull, par contre, ne dépend pas de l'aide d'un autre auteur; car, dans sa propre activité littéraire, il est de prime abord soucieux d'agir pour la conversion des infidèles, comme nous lisons dans la *Vida coetània*: "quod ipse factururus esset postea unum librum meliorem de mundo contra errores infidelium".<sup>45</sup> Ses premiers ouvrages sont pour la plupart apologétiques, en tout premier lieu son *Ars compendiosa inveniendi veritatem* ou *Ars magna*. Nous n'en connaissons

<sup>43</sup> Raymond Lulle, *philosophe de l'action*, Paris 1963, 93, et Ramon Llull, Barcelona 1968, 71.

<sup>44</sup> Cf. *Raymundiana*, fasc. I, 12.

<sup>45</sup> § 6.

que le texte latin — et c'est vraisemblablement en latin que se fait l'enseignement à Miramar. Mais il y a d'autres ouvrages, écrits tout d'abord et uniquement en catalan. Laissons de côté le *Libre del gentil e los tres savis*, dont le texte original était peut-être arabe, mais pensons plutôt à un livre un peu négligé dans la recherche lullienne: le *Libre de demostracions*, qui est caractérisé au début comme "una branca de la Art de atrobar veritat",<sup>46</sup> c'est-à-dire de l'*Ars magna*. Sur le contenu le prologue dit ce qui suit: "Aquesta branca es departida en quatre llibres: lo primer es en cinquanta capítols a provar per rahons necessaries que l'enteniment per gracia de Deu ha possibilitat de entendre los articles; segon es en cinquanta capítols on se prova per necessaries rahons Deus esser; ters es en cinquanta capítols per los quals se prova per necessaries rahons la sancta trinitat divina; lo quart es departit en cinquanta capítols per los quals se prova per necessaries rahons la encarnació e l'aveniment de nostre Senyor Deus Jhesu Crist".<sup>47</sup> Il s'agit donc d'une exposition de la doctrine chrétienne. Il est intéressant d'observer que Ramon Llull s'adresse, à partir du deuxième livre, à un interlocuteur imaginaire. (Entre parenthèses: c'est seulement dans le manuscrit de Munich qu'une addition à la fin du chapitre XVII du livre premier s'adresse à l'interlocuteur).<sup>48</sup> Les objections de celui-ci — également imaginaires — sont rejetées par des argumentations précises et convaincantes. Qui est cet interlocuteur imaginaire à qui Ramon Llull adresse la parole? Nous apprenons par quelques passages du troisième et du quatrième livre que c'est un infidèle: "tu infeel" ou "tu qui est infeel", dit Ramon Llull expressément.<sup>49</sup> On peut ajouter quelques autres passages où nous lisons qu'il est ennemi de la trinité et nie l'incarnation.<sup>50</sup> Les infidèles sont pour Ramon Llull, comme il déclare lui-même, en premier lieu les Sarrasins et les Juifs.<sup>51</sup> Le *Libre de demostracions* est donc une sorte de manuel ou plutôt d'arsenal pour les missionnaires. Comme il est des premiers ouvrages de Ramon Llull,<sup>52</sup> on peut conclure qu'il est écrit justement pour l'enseignement à Miramar.

<sup>46</sup> ORL XV, 1930, 3.

<sup>47</sup> ORL XV, 4.

<sup>48</sup> Bayerische Staatsbibliothek, Cod. hisp. 62, f. 3 v.<sup>o</sup> b.

<sup>49</sup> ORL XV, 255, 377, 395, 434, 435, 461, 571, 594.

<sup>50</sup> ORL XV, 340, 429, 485, 506, 572.

<sup>51</sup> Cf. p. e. ORL XV, 458.

<sup>52</sup> Dans le prologue du deuxième livre Ramon Llull dit: "cor nos en tot aquest llibre tenim la manera e la regla de la Art de atrobar veritat qui novellament es atrobada"; ORL XV, 52.

Revenons encore une fois à la question de savoir quelle était la langue employée pour enseigner l'arabe. C'est, de prime abord, le latin, si nous pensons aux dictionnaires latins-arabes, aux versions latines des écrits arabes, au texte latin de l'*Ars magna*; mais si nous prenons en considération un ouvrage comme le *Libre de demostracions*, nous pouvons conjecturer que c'est aussi la langue maternelle de Ramon Llull, le catalan.

R. BRUMMER